

Marie-Antoinette, le Petit théâtre de Trianon (1778-1779)

Prendre au hasard

d'une allée plantée d'arbres, un chemin étroit semé de buis, dans l'axe

du Petit Trianon, mais dans la perspective qui mène vers le Pavillon français ; non du côté de la pelouse où se trouve le Temple de l'Amour.

C'est à peine si l'entrée du joyau architectural que l'on nomme aujourd'hui, le *petit théâtre de la Reine* est visible. Mais les deux

colonnes de style ionique, et le fronton triangulaire indiquent un

édifice néoclassique. L'entrée dans un univers enchanteur. Edifié entre

juin 1778 et juillet 1779, la salle appartient au style sobre et

presque austère propre à la fin des années 70. Ne pas se fier aux

aspects extérieurs. L'intérieur est une pure merveille, un théâtre

des illusions et de la magnificence, à l'échelle humaine. L'insigne du goût exemplaire de sa commanditaire, Marie-Antoinette.

Ni théâtre

privé ni théâtre de cour, **Trianon est un théâtre de société** : jouer les

œuvres du répertoire lyrique et musical, avec ses proches et ses amis, tel

est le loisir le plus prisé de la Reine, en son domaine. En particulier pour les

Souverains dont l'ordinaire revêt une épuisante obligation de

représentation permanente. Au Palais et à la cour, tout tient du paraître et de la propagande. Déjà Louis XIV aimait rompre la grandeur et la solennité de la vie du Château qu'il a souhaité le plus prestigieux, en recherchant l'intimité du Grand Trianon.

Un siècle plus

tard, cet attrait de l'intimité et de l'entre-soi, est acclimaté par

Marie-Antoinette au Petit Trianon, et surtout dans son théâtre. Un rituel où hors de l'étiquette et

de ses convenances contraignantes, le théâtre est un divertissement qui

permet ici de se libérer, dans la proximité d'une société choisie et

détendue : les proches de la Reine et ses partenaires sur la scène, son

beau-frère le Comte d'Artois, les duchesses de Polignac et de Guiche,

le comte de Vaudreuil... Cette petite troupe applaudie par

le Roi est bientôt nommée, « *troupe des Seigneurs* ». A Trianon, ni

enjeu politique ni intention de propagande. La Reine et le Roi reçoivent en toute simplicité... mais ici à la mesure de leur rang.

« Une particulière » dans son domaine

A

Trianon, la Reine reçoit. Le domaine lui fut offert dès l'été 1774 par

le Louis XVI. Ancienne résidence des favorites de Louis XV,

– La Pompadour puis la Du Barry, le petit château et son hameau seront investis par le goût de la jeune

Souveraine. L'art de faire du neuf avec du vieux. Comme Gluck fera de

ses anciens opéras serias viennois, ré-acclimatés pour la scène

française, les manifestes lyriques du nouvel opéra français

des années 1770. L'architecte Richard Mique qui est l'auteur d'un salon couvert, pure fantaisie architecturale édiflée pour l'agrément de visiteurs du parc fermé (le *Belvédère*, élevé à la même période), construit une salle habilement proportionnée, selon les relevés pris dans les théâtres déjà construits de Choisy et de Fontainbleau. Réplique en miniature de la salle de l'Opéra Royal, à quelques kilomètres de là, le Petit théâtre est de forme ovale avec sa voussure cintrée où sont enchassés douze oeils-de-bœuf, devant lesquels courent de joyeux bambins portant des guirlandes de fleurs.

✘ Economie imposée ou indice d'une période qui se moque d'elle-même et aime bâtir ses chimères, tout le décor est de pure illusion. Le bois peint (façon brèche violette) imite le marbre. Le papier et le carton imitent stucs et sculptures d'ornement. Qu'importe les matériaux factices, pourvu qu'au regard, le style donne la mesure du raffinement souhaité. L'actuel fond de scène conserve un décor peint du règne de Louis XV : le temple de Minerve par les frères Slodtz, datant de 1754, mais dont la sévérité antique convenait parfaitement à la reprise d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck au Petit Théâtre, en 1781.

A l'époque de la Guerre

d'indépendance aux Amériques (1779), la France qui s'oppose aux anglais, finance les soldats américains. Les grands voyages et donc les cérémonies qui y étaient organisées, à Compiègne et à Fontainebleau, sont d'un train trop dispendieux. L'heure est à l'économie. Pour se distraire cependant, Marie-Antoinette qui dès son plus jeune âge jouait la comédie, organise dans son petit théâtre, dans l'intimité de convives choisis, des spectacles choisis. Mercy-Argenteau témoigne en 1780 à l'Impératrice Marie-Thérèse à Vienne, des occupations de sa fille. Elle y est toute occupée à la préparation de deux spectacles à Trianon. Apprentisages des rôles, répétitions, puis représentations qui pouvaient durer jusqu'à neuf heures, *« sont suivis d'un souper restreint à la famille royal et aux acteurs et actrices. Au sortir de table, la Cour se retire, et il n'y a point de veillée »*.

Immédiatement les spectacles de la Reine à Trianon deviennent l'objet d'un ressentiment de plus en plus amer, en particulier pour les princes et courtisans qui en sont exclus. Ne point être à Trianon, tient de l'affront. Or Marie-Antoinette ne se gêne pas pour exprimer directement ses préférences. Au duc de Fronsac qui espérait être invité, la Reine répond *« mais d'ailleurs je vous ai déjà fait connaître mes volontés sur Trianon : je n'y tiens point de cour : j'y vis en*

particulière ».

✘ La

Reine et ses invités jouent Monsigny, Rousseau, Sedaine, Grétry.

Parfois devant les monarques étrangers qui pour préserver la simplicité

du cadre et son intimité jalousement entretenue, n'y paraissent

qu'*incognitos*. Mais la volonté de demeurer caché, ne fait qu'attiser

l'envie ; jalousies et médisances, produisent bientôt mille propos

acerbes sur les spectacles de Trianon et pire diablisent ne reine écervelée, seulement occupée par ses plaisirs et la

dépense qui en découle. Et les anciens admirateurs n'ont plus que mépris et amertume pour le théâtre et

ses soupers, d'une Souveraine critiquée et reniée.

N'en déplaît aux

bénéficiaires, de l'extérieur, les soirées de Trianon demeurent le

comble d'un art de vivre élitiste, d'autant plus exécré que la majorité

de la Cour en est écartée. Voilà qui n'aide pas à l'affection des sujets pour leur Reine.

Quoiqu'il

en soit, Marie-Antoinette reçoit son frère Joseph II pour l'*Iphigénie*

en *Tauride* de Gluck. Assister à l'opéra de leur professeur de musique,

a dû rappeler aux deux autrichiens leur enfance viennoise..., de même, le

Tsarevitch applaudit *Zéphire et Azor* de Grétry, le musicien de la Reine

comme on l'a vu.

Le comble est atteint en 1785 lorsque la Reine joue

Le Barbier de Séville de Beaumarchais. Que la Souveraine qui allait payer si durement l'*inconséquence* de sa conduite (pour reprendre les termes choisis par sa mère l'Impératrice Marie-Thérèse) n'ait pas senti le souffle séditeux du texte de la pièce, n'y déceler le miroir du climat de l'époque, nous paraît déconcertant. Une telle insouciance est peut-être tout simplement la première qualité d'une jeune femme trop occupée à jouer sur la scène des plaisirs, moins sur celle, politique et sociale, aux criantes réalités. L'histoire allait bientôt la rattraper en ne lui reconnaissant aucune circonstance atténuante.

Illustrations

Vigée-Lebrun : *esquisse pour un portrait de Marie-Antoinette*
Trianon, le boudoir de Marie-Antoinette
Trianon, le petit théâtre de la Reine